

Aurélien GAUTHERIE

***Medicus histrio*. La comédie du mauvais médecin dans le *De Medicina* de Celse (5.26.1C-D)**

Notice biographique

Aurélien Gautherie est professeur agrégé de lettres classiques en collège, lycée et classes préparatoires scientifiques (PCSI-PSI) au Collège Saint-Etienne, à Strasbourg. Titulaire d'un M. Phil in Classics de l'Université de Cambridge (U.K.), il est également Docteur en Sciences de l'Antiquité de l'Université de Strasbourg. Sa thèse sur « Rhétorique et thérapeutique dans le *De Medicina* de Celse » a été codirigée par les Profs. Yves Lehmann (Université de Strasbourg) et Philip van der Eijk (Humboldt Universität zu Berlin). Rattaché au Centre d'Analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité (CARRA, EA 3094, Université de Strasbourg), ses thèmes de recherche privilégiés sont l'encyclopédisme médical à Rome et l'histoire de la médecine gréco-romaine.

Résumé

Aulus Cornelius Celsus, encyclopédiste du 1^{er} siècle ap. J.-C., est l'auteur du *De Medicina* (*Sur la Médecine*). S'inspirant notamment du *Corpus hippocratique* où la dimension théâtrale de l'art médical est déjà abordée, Celse adapte cet héritage grec à ses lecteurs romains par le biais d'une figure originale, celle du *medicus histrio*. Empruntant au vocabulaire du théâtre contemporain, Celse met en scène un contre-modèle du médecin idéal que ses lecteurs puissent facilement se représenter.

Abstract

Aulus Cornelius Celsus, an encyclopaedist from the first century A.D., is the author of the *De Medicina* (*On Medicine*). Based notably on the *Hippocratic Corpus* which deals already with the dramatic dimension of the medical art, Celsus adapts this Greek heritage to his Roman readers using the original figure of the *medicus histrio*. Borrowing this latter word from the dramatic vocabulary of his time, Celsus opposes to the ideal practitioner a counter-model that his readers can easily imagine.

Mots-clés : Celse – histrion – praticien – médecine – théâtre.

Key words : Celsus – *histrio* – practitioner – medicine – theatre.

Introduction

Aulus Cornelius Celsus, encyclopédiste romain qui vécut sous le règne de Tibère, fut l’auteur d’un vaste ouvrage portant le titre de *De Artibus* et qui, d’après le témoignage de Pline l’Ancien, fit rapidement autorité. Cette encyclopédie traitait des disciplines suivantes : agriculture, médecine, philosophie, rhétorique, art militaire. C’est en tout cas la plus plausible des reconstitutions, compte tenu des témoignages sur l’œuvre et des fragments conservés. De cet ensemble en effet, seuls les livres concernant la médecine nous sont parvenus dans leur intégralité : c’est le *De Medicina*.

Dans la partie médicale de son encyclopédie, Celse fait à plusieurs reprises le portrait du médecin idéal. Au sein du chapitre 5.26 consacré aux différentes catégories de lésions, il insère ainsi une digression d’un paragraphe portant sur la *prudentia* du praticien. Ce dernier doit faire preuve de mesure dans l’énoncé de ses pronostics, afin notamment de ne pas ternir sa réputation. À rebours du médecin prudent, Celse dépeint un médecin « histrion », qui, par vantardise, accroît ses propres mérites thérapeutiques. L’emploi figuré du terme *histrion* est ici remarquable, puisqu’il s’agit d’un hapax dans l’ensemble de la littérature latine.

C’est ce passage et ses enjeux que nous nous proposons d’étudier, afin de mieux comprendre les motivations et les objectifs de l’appropriation, par un texte médical, d’un vocable propre au monde du théâtre. Dans un premier temps, il est indispensable d’évoquer rapidement la théâtralité de la médecine telle qu’elle est envisagée dans le *Corpus hippocratique*, afin de cerner le contexte médico-culturel dans lequel s’inscrit le *De Medicina*. Ce n’est que dans un second temps que nous analyserons en détails les dimensions éthique et didactique de l’*histrion* de Celse.

1. La théâtralité de la médecine dans le *Corpus hippocratique*

Dans son travail d'*inuentio*, c'est-à-dire dans sa recherche parmi les écrits médicaux à sa disposition, Celse a abondamment puisé à la source des œuvres grecques antérieures, et notamment hippocratiques.

Si la théâtralité de la médecine s'y déploie jusqu'au spectaculaire, la majorité des auteurs du *Corpus* condamnent vivement le recours à des thérapeutiques sensationnelles, dont l'objectif prioritaire leur semble être de faire impression sur les malades et sur leurs proches, plutôt que de véritablement soigner. De telles critiques s'inscrivent dans le cadre de considérations sur la façon dont le médecin doit préserver et accroître sa réputation. Certains praticiens, selon l'auteur du traité du *Médecin*, utilisent ainsi des « bandages élégants et théâtraux (θεάτρικους) », bien qu'ils « n'apportent aucune utilité » (JOUANNA, 1992 : 139). D'autres n'hésitent pas à mettre en scène la succussion, utilisée pour redresser les colonnes vertébrales, et qui consiste à lier le malade à une échelle, hisser celle-ci sur un bâtiment, puis la faire tomber à la verticale — les vertèbres se redressant miraculeusement. La condamnation de cette méthode, jugée aussi choquante qu'inutile, est particulièrement vive dans le traité intitulé *Articulations* :

Τοῦτο μὲν γὰρ, αἰ ἐν τῇ κλίμακι κατασεΐσεις οὐδένα πω ἐξίθυσθηναί, ὧν γε ἐγὼ οἶδα· χρέονται δὲ οἱ ἰητροὶ μάλιστα αὐτῇ οὗτοι οἱ ἐπιθυμούντες ἐκχαυνοῦν τὸν πολὺν ὄχλον· τοῖσι γὰρ τοιούτοις ταῦτα θαυμάσιά ἐστιν, ἣν ἢ κρεμάμενον ἴδωσιν, ἢ ῥίπτόμενον, ἢ ὅσα τοῖσι τοιούτοις ἔοικε, καὶ ταῦτα κληΐσουσιν αἰεὶ, καὶ οὐκέτι αὐτοῖσι μέλει, ὁκοῖόν τι ἀπέβη ἀπὸ τοῦ χειρίσματος, εἴτε κακὸν, εἴτε ἀγαθόν.

« Les succussions par l'échelle n'ont jamais redressé personne, à ma connaissance du moins ; mais les médecins qui s'en servent sont surtout ceux qui veulent faire l'ébahissement de la foule. La foule, en effet, est saisie d'admiration quand elle voit un homme ou suspendu, ou lancé en l'air, ou soumis à quelque épreuve analogue : ce sont de ces choses dont on parle toujours, sans plus s'inquiéter quel a été le résultat, bon ou mauvais, de la manœuvre. » (Trad. Littré)

La phrase introductive de ces lignes contre la succussion est marquée par une tournure négative renforcée (οὐδένα πω), et l'ironie de l'auteur n'est sans doute pas absente de sa remarque, comme le suggère la particule γε (ὧν γε ἐγὼ οἶδα). Ce qu'il reproche à ceux qui pratiquent la succussion, c'est de profiter du goût de la foule pour ce qui provoque l'émerveillement (θαυμάσιά), et d'avoir ainsi pour objectif de la rendre hébétée, c'est-à-dire, pour suivre l'étymologie du verbe ἐκχαυνοῦν, de la gonfler avec de l'air.

Au-delà du spectacle de la médecine hippocratique, ce sont aussi le comportement et l'attitude du médecin qui peuvent être mis en cause – en d'autres termes, son jeu de scène. Lorsqu'il se présente au chevet d'un malade, il doit respecter certaines règles, telles qu'énoncées par exemple dans le traité sur la *Bienséance*. S'il les suit, il renverra alors l'image d'une personne de confiance et d'un praticien efficace¹. Entrent aussi en ligne de compte tous les mots qu'il prononcera, et en particulier « le test capital du médecin à son arrivée : le pronostic » (JOUANNA, 1992 : 143). La tentation était grande, pour un malade désespéré, de faire de la parole du médecin une parole prophétique, et, sur ce point aussi, certains praticiens peu scrupuleux n'hésitaient pas à profiter autant de l'espérance des malades que de leur goût pour le spectaculaire. De telles paroles ne sont cependant pas totalement condamnées. L'auteur du *Prorrhétique II* les admet, à condition toutefois qu'elles soient médicalement fondées : « Il faut prédire en ayant une parfaite connaissance de tout cela, quand on désire faire de telles prédictions théâtrales². »

Ce bref aperçu met en lumière combien la métaphore du théâtre était présente dans les textes hippocratiques. De la machinerie aux gestes, du jeu à la parole, la médecine peut

¹ Cf. par ex. *Bienséance* 12 : « En entrant, rappelez-vous la manière de s'asseoir, la réserve, l'habillement, la gravité, la brièveté du langage, le sang-froid qui ne se trouble pas, la diligence près du malade, le soin, la réponse aux objections, la possession de soi-même dans les perturbations qui surviennent, la sévérité à réprimer ce qui trouble, la bonne volonté pour ce qui est à faire. »

² *Prorrhétique II*, cité par JOUANNA (1992 : 149).

être un spectacle... à condition qu'elle n'oublie pas son but premier : soigner. C'est parce qu'elle déviait l'*ars medicalis* de ce but que la théâtralité de la médecine a pu être condamnée.

2. Les dimensions éthique et didactique de l'*histrion* de Celse

Celse, lecteur avéré des œuvres du *Corpus*, ne pouvait ignorer la problématique d'une médecine théâtrale. Il s'agit à présent d'étudier de plus près le passage qui est au cœur de notre propos, 5.26.1C-D, afin d'en analyser les dimensions éthique et didactique. Commençons par citer le texte qui nous intéresse :

In his autem ante omnia scire medicus debet, quae insanabilia sint, quae difficilem curationem habeant, quae promptiorem. Est enim prudentis hominis primum eum, qui seruari non potest, non adtingere, nec subire speciem ... eius, ut occisi, quem sors ipsius interemit; deinde ubi grauis metus sine certa tamen desperatione est, indicare necessariis periclitantis in difficili spem esse, ne, si uicta ars malo fuerit, uel ignorasse uel fefellisse uideatur. Sed ut haec prudenti uiro conueniunt, sic rursus histrionis est paruam rem adtollere, quo plus praestitisse uideatur. Obligarique aecum est confessione promptae rei, quo curiosius etiam circumspiciat, ne, quod per se exiguum est, maius curantis negligentia fiat. (5.26.1C-D)

« Dans ces cas-là, le médecin doit savoir avant toute chose quelles maladies sont incurables, lesquelles ont un traitement difficile, lesquelles un plus rapide. C'est en effet le propre d'un homme prévoyant, d'abord de ne pas toucher celui qui ne peut être sauvé, ni donner l'impression... d'avoir tué celui que son propre sort a fait périr ; ensuite, lorsque la crainte est lourde, mais sans, toutefois, un désespoir certain, d'indiquer aux proches que l'espoir de celui qui va faire une tentative est entouré par la difficulté, afin qu'il ne paraisse pas, si l'art est vaincu par le mal, avoir été dans l'ignorance ou dans l'erreur. Mais de même que cela convient à un homme prévoyant, de même, à l'inverse, c'est le propre d'un histrion que d'exagérer une petite situation, afin de paraître avoir réalisé quelque chose de plus grand. Il est juste de s'obliger à confesser que la situation est rapide, afin de l'examiner d'ailleurs avec plus de soin, par crainte que ce qui était en soi minuscule ne devienne, par négligence du soignant, plus grand. »

Par les thématiques qu'il y emprunte, ce passage s'inscrit pleinement dans le débat hippocratique sur le pronostic du médecin et ses conséquences sur sa réputation.

Preuve en est que le paragraphe celsien est directement inspiré de deux œuvres grecques. D'une part, le premier livre des *Maladies*³, dont l'auteur établit une bipartition entre le droit (ὀρθῶς) et le non-droit (οὐκ ὀρθῶς) dans le domaine du pronostic, et déclare :

Οὐκ ὀρθῶς μὲν, τὴν τε νοῦσον ἑτέραν εὐῶσαν ἑτέραν φάναι εἶναι, καὶ μεγάλην εὐῶσαν μικρὴν φάναι εἶναι, καὶ μικρὴν εὐῶσαν, μεγάλην, καὶ περιεσομένον μὴ φάναι περιέσεσθαι, καὶ μέλλοντα ἀπολείσθαι μὴ φάναι ἀπολείσθαι.

« Ce qui est de travers, c'est, la maladie étant ceci, dire qu'elle est cela, étant grande dire qu'elle est petite, étant petite dire qu'elle est grande, celui qui doit guérir, ne pas dire qu'il guérira, celui qui est sur le point de succomber, ne pas dire qu'il succombera. »

D'autre part, le texte celsien est fortement marqué par le chapitre conclusif de l'*Art*⁴, où l'on peut lire que la médecine « s'abstient avec raison de toucher aux maladies peu susceptibles de guérison, ou bien, y touchant, elle n'y commet aucune faute. Cette proposition est démontrée et par le présent discours et par les exemples des hommes sachant leur métier ; ceux-là se plaisent plus à prouver par des faits que par des paroles, et, sans s'occuper de discourir, ils sont persuadés que le vulgaire a plus de confiance en ce qui frappe ses yeux, qu'en ce qui frappe ses oreilles. » À la fin de son traité, l'auteur de l'*Art* oppose de manière topique les ἔργα des « hommes sachant leur métier » aux λόγοι de ceux qui ne font que « discourir ». On voit combien notre extrait du *De Medicina* doit à ces deux passages hippocratiques !

Mais quels sont alors les motivations et les objectifs de Celse lorsque, au paragraphe 5.26.1D de son *De Medicina*, il intègre à ce débat un élément typiquement romain : la figure métaphorique de l'*histrion* ?

Pour point de départ, il faudrait s'interroger sur ce que pouvait connoter l'*histrion* pour un lecteur romain du premier

³ *Maladies* I.6 (Littré VI : 150-151).

⁴ *Art* 13 (Littré VI : 26-27).

siècle après J.-C. Dans son *Histoire romaine*, Tite-Live raconte qu'à l'origine les *histriones* sont des farceurs, des baladins que les Romains auraient fait venir d'Etrurie, vers 391 av. J.-C., pour des jeux scéniques. Par la suite et jusqu'à l'époque de Celse, le mot *histrion* peut désigner aussi bien un « mime » que « tout type d'acteur », y compris tragique. Mais très souvent, s'y ajoute la nuance d'un personnage fanfaron, d'un « faiseur ». Si la figure du médecin n'apparaît jamais dans les prologues comiques ou les catalogues « parmi les types "professionnels" de la comédie » (ANDRÉ, 2006 : 36), il est cependant permis d'envisager qu'au lecteur romain lettré du *De Medicina*, devait venir sans doute à l'esprit des figures fameuses telle celle du *miles gloriosus*, le « soldat fanfaron » de Plaute. D'ailleurs, nous connaissons de ce dramaturge un *Parasitus medicus*, « médecin parasite », aujourd'hui perdu, mais qui laisse supposer qu'on y critiquait « l'impudence verbeuse et la cupidité du médecin » (ANDRÉ, 2006 : 36). Bien plus qu'à un lecteur du XXI^e siècle, la métaphore de l'*histrion* devait donc avoir une puissance évocatrice importante pour un Romain, non seulement parce que le mot avait une histoire déjà ancienne, mais parce qu'il correspondait à une réalité jouée qui représentait quelque chose de concret, dont on pouvait facilement se faire une image.

Cette image, Celse la met au service d'une idée, et on s'aperçoit bientôt qu'il est possible de faire de la figure de l'*histrion* dans ce passage un contre-modèle de l'éthique médicale celsienne.

Le mauvais médecin, décrit à plusieurs reprises dans le *De Medicina* par l'encyclopédiste, s'est métamorphosé dans notre passage en *histrion*. La dimension temporelle de la métaphore celsienne ne doit pas nous échapper, qui oppose un histrion ancré dans l'actualité de sa performance à l'homme prévoyant qui, de par l'étymologie du participe latin *providens* (ERNOUT et MEILLET, 1985 : 541) — répété à deux reprises dans le paragraphe de Celse —, est tourné vers l'avenir. Ce qui importe à l'histrion, c'est le spectaculaire, c'est l'effet produit sur le moment ; ce qui importe à l'homme prévoyant, c'est la pertinence de son pronostic.

Partant, la pré-vision de la situation morbide impose au médecin une franchise absolue vis-à-vis du malade et/ou de ses proches. Lorsque l'on traite de la relation du médecin au malade dans l'ouvrage celsien, il est indispensable de rappeler que, au paragraphe 73 de sa *Préface*, l'encyclopédiste met en exergue le concept de *medicus amicus*, autrement dit l'idée qu'un médecin, à compétences égales, sera plus utile au malade s'il en est l'ami. A cet ami malade, le médecin idéal rêvé par Celse doit, autant que possible, la vérité, au nom de la *fides*, de la confiance qui les unit. La franchise, qui est en même temps un aveu (*confessio*) sous-jacent des limites de la médecine, a pour objectifs à la fois, en cas d'échec de la thérapeutique, de préserver la réputation du médecin et celle de l'art médical, mais aussi de ne pas faire souffrir inutilement le patient.

À l'inverse, le jeu d'acteur du médecin histrion repose sur un travestissement de la vérité. L'expression *paruam rem adtollere* et la tournure comparative *maius fiat* révèlent toutes deux une déformation, un grossissement de la réalité. La vérité, exprimée par l'expression *per se est* (« ce qui est en soi »), s'oppose nettement au mensonge, souligné par l'emploi du verbe *uideatur*, qui insiste sur l'idée d'apparences trompeuses et fait écho au verbe grec φάναί que l'on avait observé dans *Maladies I*. Le médecin histrion de Celse joue donc la comédie du paraître, et se place du côté du mensonge médical.

L'histrion détourne la réalité à son profit, et ne respecte en rien les règles éthiques énoncées par Celse. En cela, il doit pouvoir être identifié par le malade et ses proches, il doit être reconnu. Il nous semble ainsi possible de dire que le recours celsien au terme *histrion* agit au premier chef comme une contextualisation romaine d'enjeux médicaux d'origine grecque. La métaphore aurait une valeur didactique évidente, puisqu'elle permettrait, par le biais d'un référent typiquement romain, de créer une image du mauvais médecin qui soit parfaitement explicite pour les lecteurs contemporains. La connotation fortement négative du substantif *histrion* fonctionnerait comme un avertissement au public ciblé par Celse. On notera d'ailleurs que l'on se trouve dans l'un des

rare passages théoriques du *De Medicina*, et que l'image permet sans doute de faire mieux passer une idée abstraite auprès des lecteurs. Dans le paragraphe 5.26.1D, Celse lève donc le voile de manière imagée sur les coulisses de l'art médical, et permet à son lecteur de ne pas se laisser duper par l'illusion comique de ce mauvais médecin qu'est le *medicus histrio*.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous nous devons de faire remarquer une nouvelle fois le travail toujours aussi remarquable de Celse, qui fait montre, dans l'écriture du *De Medicina*, d'un souci fin et intelligent de *romanisation* de l'héritage médical dont il dispose, notamment hippocratique. Par-delà les emprunts, parfois nombreux, fait à ses prédécesseurs, l'encyclopédiste utilise, pour adapter ses propos à son lectorat, tous les ressorts de son calame, comme il le fait en 5.26.1C-D avec la métaphore du *medicus histrio*.

En guise de mot de la fin, peut-être pourrait-on mentionner un autre passage du *De Medicina*, qui viendrait nuancer quelque peu l'image négative du médecin truqueur. Dans la *Préface* à ses livres de chirurgie, Celse fait en des termes fameux le portrait du chirurgien idéal, qui doit, entre autres obligations, faire semblant (*perinde ac si*, 7.Préf.4) de ne pas être ému par les cris de cet *alter ego* qu'est le malade. L'art de la feinte et de l'illusion peut donc aussi avoir une valeur positive.

Bibliographie

- ANDRÉ J.-M., 2006, *La médecine à Rome*, Paris, Tallandier.
- ERNOUT A. et MEILLET A., 1985, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck.
- JOUANNA J., 1992, *Hippocrate*, Paris, Fayard.
- MUDRY P., 1980, « *Medicus amicus*. Un trait romain de la médecine antique », *Gesnerus*, n° 37, p. 17-20.

- MUDRY P., 2006, *Medicina soror philosophiae : Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)*, Lausanne, Editions BHMS.
- SPENCER W.G., 1935-1938, *Celsus. On Medicine*, Cambridge-London, Harvard University Press (Loeb Classical Library).